

XYZ. La revue de la nouvelle

Reviendra

Madeleine Allard



Number 72, Winter 2002

Cartes postales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allard, M. (2002). Reviendra. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 13–18.

Reviendra

Madeleine Allard

Le 7 mai — Barcelone. Enfin. Vol agréable. Bouffe dégueulasse. Descendus dans la ville : magnifique. Fascinés par l'entremêlement des époques. Ville schizophrène, à la fois moyenâgeuse et moderniste. Gaudí, avec ses couleurs folles et ses textures organiques. Plus loin, une église gothique. Histoire avec un grand H. Habitée, vivante, qui continue de se créer. Voudrais vivre ici, pour la densité, l'intensité, la diversité. Jolie chambre, dans la vieille ville, à deux pas de la Rambla. On y fait la fête jusqu'à sept heures du matin. Ils sont fous, ces Catalans. Heureuse d'être enfin en voyage avec mon amoureux. Hâte de tout te raconter en détail.

Le 9 mai — Barcelone. Visite de la Sagrada Familia. Chose unique, je te jure. Avec des pignons comme tout ramollis, d'innombrables gargouilles monstrueuses. Terrifiant. Hugo en pleurerait presque. Toujours aussi amoureux de l'architecture et de l'art. Comme un enfant dans un magasin de jouets. Veut tout voir, tout toucher. Me fait tout remarquer. Est heureux. Suis heureuse. Verrons tous les plus grands monuments, dit-il. Un voyage extraordinaire s'annonce. J'apprends, je m'émerveille. Plus heureuse que jamais. Contentée qu'il m'ait convaincue de venir ici. Ton amie qui te souhaite autant de bonheur.

Le 12 mai — Madrid. Déception. Quartiers intéressants mais désorganisés. Dommage. Barcelone beaucoup plus belle. Beaux édifices et parcs qui côtoient rues trop passantes ou édifices style années soixante-dix de couleur orange. Échafaudages partout. Ça pue. Odeur d'urine persistante. Fait trop chaud. Déjà trente-cinq degrés au soleil. Rêve à la mer. Vive les musées avec air climatisé. Hugo continue de donner petits cours d'histoire de l'art. Vélasquez, Goya et beaucoup d'autres. Un vrai professeur. Je l'aime. Excellents cinémas. Irons voir un film espagnol. Et

partout des bars, et des bars, et des bars. Ville de la *marcha*. Et des magasins de souliers. Aurions un plaisir fou. Tu me manques.

Le 15 mai — Madrid. Hugo ne s'arrête plus. Il est drôle. Partout des théâtres, des cinémas de répertoire et de bons spectacles de flamenco, dit-il. Mais où aller ? Comment connaître le Madrid des Madrilènes ? Dit que nous voyons les choses plutôt en surface, les plus beaux édifices, les plus beaux musées. Mais que quelque chose manque. La mystérieuse Madrid lui échappe. Il philosophe. Moi, suis patiente. Mais franchement hâte de partir. Petite chambre dans *pensión* rue trop passante. N'arrive pas à dormir. Camions des éboueurs font leur tournée à deux heures du matin. Tu te rends compte ? Madrilènes entrent chez eux en klaxonnant à sept heures du matin. Saouls. Ils sont fous. Ne pourrais jamais vivre ici. Trop dense, trop serré. On ne peut pas respirer. Toujours des gens, ou du bruit, ou de la pollution. Nous dirigeons vers le Sud demain. Pour échapper à la ville. Il paraît que c'est extraordinaire, l'Andalousie. Et bientôt, la mer.

Le 17 mai — Séville. On a tenté de me voler dès notre arrivée. Station d'autobus. Crétin surgit sur un scooter et arrache mon sac. Sac reste sur l'épaule, mais j'atterris sur le trottoir. Tout le monde regarde. Honte. Hugo n'attrape pas le voleur et crie : « Je te l'ai dit cent fois de faire attention à ton maudit sac. On n'est pas à Québec ici ! Et puis, c'est quoi l'idée d'avoir apporté autant de stock ? » Encore plus honte. Je pleurais. Maintenant, ça va mieux. Plus prudente, même un peu paranoïaque. Trop risqué. À bientôt.

Le 18 mai — Séville. Dimanche. Seize heures. Rien à faire. Tout est fermé. Il fait chaud. Au moins quarante degrés. Insupportable. Et dire que la mer est à une heure de route. Suis dans notre chambre, fenêtres fermées, stores baissés, mais toujours cette chaleur qui pénètre. Une brise bouillante souffle sur nous, comme si on se tenait à côté d'un radiateur. Rien à faire qu'attendre. Sueur qui coule entre les seins. Ville immobile. Séville est

belle, toutefois. Suis tout de même heureuse d'être venue. Ville comme petite princesse. Délicate. Féminine. Sensuelle. Rues voilées de grands panneaux de tissu blanc, pour faire un peu d'ombre. Magnifique. Cathédrale au centre de la ville. Large et imposante. Au moins quatre fois que Hugo la visite alors que je tente de prendre un peu de soleil sur place publique. Maisons splendides avec patio à l'arabe. Rues labyrinthiques de Santa Cruz. Le Guadalquivir. L'ancien village de Triana. Le *jamón serrano*, et le *salmorejo*, et le *tinto de verrano*. Il adore cette ville.

Le 19 mai — Séville. Sur une terrasse avec un *tinto de verrano*. Il fait chaud. Un gitan chante en grattant un bout de carton. Hugo donne cent pesetas. Presque un dollar. Suis outrée. N'est qu'un voleur de touristes. De mauvaise humeur aujourd'hui. Gitans partout. Comme vieille femme crasseuse qui quête étendue sur le trottoir ou petit garçon sale qui promène son chien. Certains squattent des maisons abandonnées. D'autres sont riches. Bien gras avec bijoux en or. Ne ressemblent pas aux Espagnols. Peau plus foncée, cheveux plus noirs. Hugo intrigué. Même si on dit que ce sont des brigands. Demain, louons une voiture. Montagnes, *pueblos blancos* et mer. Pour pouvoir s'arrêter où on veut, dit Hugo. Tant mieux. Écœurée des autobus. Délabrés et puants. Toujours bondés avec vieux qui sentent la transpiration.

Le 20 mai — Grenade. Ville époustouflante. Une splendeur. Ville ouverte sur le monde. Partout, des étudiants de tous les pays d'Europe et même des États-Unis. Ne sommes pas dépaysés. Au contraire. Les gens parlent anglais. Même les Espagnols. On a l'habitude des touristes. Ville charmante et accueillante, sauf le soir, quand gitans sortent dans la rue, comme des coquerelles. Se promènent partout avec des chiens laids et sales. Quêtent aux tables des terrasses. Dommage. Mais l'Alhambra! L'émervellement. Impossible à décrire. Forteresse, châteaux, jardin et ancien village miniature surplombent la ville du haut d'une falaise. Renversant de beauté. On en pleurerait. Il faut que tu viennes.

Le 22 mai — Grenade. Seule dans notre chambre, épuisée. Hugo m'énerve. Veut tout voir, tout visiter. N'en peux plus. Mal aux pieds à force de marcher. Une seule envie : arrêter, manger un bon repas et profiter de la vie. Rien à faire. Il continue. Je boude dans un hôtel dégueulasse. Salle de bains crasseuse sur le palier. Moisissure sur rideaux de douche, toilettes qui ne tirent pas. Odeurs. Vais attraper verrues. En plus, c'est bruyant. Tenterai de dormir. Demain, la plage. Enfin.

Le 25 mai — Conil de la Frontera. Ah ! la mer ! C'est beau ! Superbe plage tout près d'un village. Sable doux et fréquentation minimale. Surtout des Allemands. Le paradis. Passe mes journées sur une serviette de plage avec bonne lecture. Deviens dorée, même des seins ! La vie est belle. L'eau. Les vagues. Des heures à nager, à me laisser bercer par les vagues, à les laisser se briser contre mon épaule, à plonger. T'y emmènerai un jour.

Le 28 mai — Conil de la Frontera. De plus en plus mal avec Hugo. Pourtant, c'est merveilleux. Promenade sur la plage le soir. Poissons et fruits de mer frais du jour. Requin, pieuvre, *pimientos relenos* et bon vin. Rien n'y fait. Se plaint sans arrêt. « Trou perdu », dit-il. Rien à foutre de la plage, dit-il. Ou encore : « Inutile d'être ici. » Inutile, inutile. Eh bien, j'adore l'inutilité. Rien à faire. Veut apprendre, voir, faire des choses. Tant pis. Une semaine à la plage prévue à l'itinéraire. Ai bien enduré musées, monuments et cathédrales. Il boude. Veut partir. Ne l'écoute plus. Profite du soleil et de la mer. Lui, visite les environs. Se promène en montagne. Visite petits villages avoisinants. Dit qu'il en a trouvé un superbe. Vejer. Tout blanc. Sinueux. Perché en haut d'une montagne. Vue imprenable. Me fous des villages blancs. En verrai bien d'autres. Et il y a les cartes postales. Jolie chambre. Très propre et salle de bains privée, impeccable. Vivrais ici toute ma vie.

Le 31 mai — Jerez. Ne sais pas ce qu'on fait ici. Hugo a insisté. Pas surprenant. Voulait absolument voir cette ville. À

cause des bodegas, où ils fabriquent le jerez, le cherry des Anglais. Aussi à cause du flamenco. On dit qu'il serait né ici. Avec les gitans. Plein de gitans. Il n'y a que ça, des gitans. Rien d'autre. Rien à voir. Rien à faire. Me fous des bodegas. Ce n'est pas bon, le jerez. Cette ville m'énerve. Gens incultes nous prennent pour des extraterrestres. Ne nous veulent pas ici. On voit bien. Veux partir. Hugo persiste. Tellement têtue. Trouve intéressant d'être dans une ville plus hostile. Nous fait comprendre qu'il y a des endroits où on n'est pas chez nous, dit-il. Bravo pour la leçon de culture. M'en fous. Veux partir au plus vite. Bouffe dégueulasse. Gens bêtes. Et les maudits gitans. Quelle horreur.

Le 1^{er} juin — Jerez. Midi. Tout va mal. Voiture volée ! Savais bien que ça finirait par arriver. Maudite Espagne. Tous des voleurs. Ne savons plus quoi faire. Policiers n'aident pas. Ne comprennent rien. Faisons gestes. Parlons français, anglais, espagnol. Ne comprennent toujours rien. Ont horrible accent nasillard. S'en balancent. L'ont peut-être eux-mêmes volée. Maudit pays. Maudite ville. Maudit Hugo qui voulait venir. Dit que c'est ma faute. Dit que je n'ai pas verrouillé ma porte. Peut-être vrai. Ne sais plus. Tellement envie de partir.

Le 1^{er} juin — Jerez. Quatorze heures. Maudits gitans. Sont partout. Certaine qu'ils ont volé la voiture. Nous regardent avec un drôle d'air. Fiers de leur coup. Se murmurent des choses à l'oreille. Se moquent de nous. Savais que ça arriverait. Ne devons pas leur faire confiance. Sont capables de tout. Avec leurs dents cariées. Brigands. Quêteux. Traînent toute la journée à harceler les gens. En ai assez. Hugo ne veut pas partir sans voiture. A appelé la compagnie de location, mais ne peuvent rien pour nous. Ai abandonné. Une chance, bagages à l'hôtel. Si seulement on pouvait partir.

Le 1^{er} juin — Jerez. Seize heures. Il est parti. Salaud. M'a laissée seule avec tous ces étrangers. Étions dans café. Gitane vient quêter. Particulièrement crasseuse. Cheveux séparés en épi,

par le gras, tu vois ? *No tenemos nada*, disons-nous. Reste plantée là, une minute ou deux. Main sale et ongles noirs tendus au-dessus des cafés. Je lui crie en français de s'en aller. La pousse. Hugo se lève, m'accuse de tout. Du vol de la voiture. De lui avoir fait passer voyage exécration. D'être petite bourgeoise américaine qui ne comprend rien à la vie. Qui préfère dormir dans bons hôtels, et s'étendre sur plage en bikini dans endroits rassurants au lieu d'essayer de connaître autre culture. Et il donne mille pesetas à la gitane, en me jetant un regard de défi. Lui crie alors qu'il ne sait pas profiter de la vie. Qu'il ne comprend rien à l'Espagne. Court partout pour voir beaux monuments au lieu de profiter de la vie. À dormir. À ne rien faire. Lui ai dit qu'il avait gâché le voyage. Bourgeois américain qui bouffe de la culture comme si c'était bien de consommation. Lui ai dit qu'il me faisait chier. Que je le détestais. Ai tendu deux mille pesetas à la gitane en crachant sur lui. Et il est parti. Ne sais pas où. Suis dans notre chambre. N'est pas là. Ses sacs ont disparu. Ai peur.

Le 2 juin — Jerez. Rien. Toujours seule. Ne suis pas sortie de chambre encore. Reviendra. Suis certaine. Ne peut m'avoir abandonnée. L'attendrai.

Le 3 juin — Jerez. Rien. Tenancière cogne à la porte pour que je paie. Tiendrai bon. Ne sortirai pas parmi eux. Ici seulement, suis en sécurité. Ne sortirai pas. L'attendrai.

Le 4 juin — Jerez. Rien. Attends toujours. Reviendra.

Le 5 juin — Jerez. Reviendra.